

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Coup de coeur : Papa est en voyage de chasse / *Un zoo, la nuit*

Michel Coulombe

Volume 7, numéro 1, août–octobre 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/34532ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1987). Coup de coeur : Papa est en voyage de chasse / *Un zoo, la nuit*. *Ciné-Bulles*, 7(1), 6–7.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Michel Coulombe

« Je viens d'un milieu très dur. Mon père, moins qu'un ouvrier, transporteur de poches, ignorant, de tempérament violent. Y'avait qu'une deuxième année, y'a passé par l'hôpital psychiatrique, j'y ai jamais parlé... »
(Jean-Claude Lauzon)

Papa est en voyage de chasse

■ Un jour, on pleure, sincère, l'absence désespérante de relève prometteuse et la platitude infinie du cinéma aseptisé qui bombarde les écrans ; le lendemain, on reçoit, en plein ventre, le premier long métrage de Jean-Claude Lauzon, **Un zoo, la nuit**, et on oublie, machinalement, le discours pessimiste de la veille. Le choc est tel que, combiné à l'accueil favorable reçu à Cannes et au succès remporté dès la sortie estivale du film à Montréal, l'on finit par être persuadé que le phénoménal succès public et critique obtenu par **le Déclin de l'empire américain** de Denys Arcand, s'il est bien loin d'être égalé, n'est surtout pas un fait isolé, un coup de maître comme on ne serait pas prêt d'en revoir.

Si les films de Léa Pool sont indéniablement Yin, celui de Jean-Claude Lauzon (qui partage avec la réalisatrice d'**Anne Trister** un goût marqué pour les images très soignées, une façon très personnelle de filmer Montréal et un regard ambigu, volontairement flou, sur les rapports homosexuels) est tout à fait Yang. Un cinéma d'hommes, rude et bouleversant, où la tendresse, longtemps refoulée, n'émerge qu'au prix d'une insupportable violence. On tue à la ville, on pêche et on chasse en forêt. Toujours la mort. Dans ce monde fermé, étouffant, les femmes sont nécessairement hors champ, un peu décalées, fille qu'on prend et qui vous laisse ou femme qu'on aime désespérément et qui vous laisse aussi. Pour tenir le coup dans l'univers sombre de Jean-Claude Lauzon, on apprend à ne pas compter sur les femmes. L'avenir n'est pas une femme. D'ailleurs, les véritables enjeux ne se trouvent pas de ce côté. C'est pourquoi **Un zoo, la nuit** célèbre plutôt la rencontre de deux hommes qui auraient tout aussi bien pu demeurer des étrangers l'un pour l'autre

« J'ai voulu faire un film policier où les spectateurs ne pourraient pas trouver nécessairement réponse à leurs questions tout de suite comme dans les films américains. »
(Jean-Claude Lauzon)

toute leur vie, deux hommes qui mettront des années à s'appivoiser, un père et son fils. Huit ans après que Mireille Dansereau eut confronté une mère et sa fille dans **l'Arrache-coeur**. Le temps passe.

À peine sorti de prison, Marcel dit Poignard, en libération conditionnelle, doit affronter deux policiers impitoyables impliqués avec lui dans le trafic de la drogue. Georges et Charlie veulent récupérer leur bien et ils ne plaisent pas. Ils sont prêts à tout. Aussi Marcel n'a-t-il d'autre choix que d'en finir rapidement avec eux. Pour sauver sa peau et, surtout, pour entreprendre, allégé, la conquête de son père, Albert, à l'article de la mort. Albert le magnifique, Québécois ordinaire, retraité tranquille qui rêve toujours d'amener, un jour, son fils unique à la chasse. Car tout père québécois qui se respecte caresse tôt ou tard ce rêve réalisé dans **le Temps d'une chasse** de Francis Mankiewicz. Partage, entre les mâles de l'espèce, de la nature, du rituel, de la quête de l'animal au panache extraordinaire, de la fierté de dominer à son tour plutôt que d'être écrasé. Marcel n'a pas de temps à perdre et il ne se laisse pas abattre par les obstacles qui ralentissent sa course loin vers son père qui l'attend, fatigué, les bras ouverts. Il est même prêt à tricher un peu pour donner à Albert un peu du bonheur qu'il lui a trop longtemps refusé, prêt même à l'amener chasser la bête fabuleuse dans un zoo, la nuit. Il aura fallu la prison, un double meurtre et la mort imminente pour que le fils s'approche enfin de son père, pour qu'il l'accompagne dans son dernier voyage. On n'est pas très loin de la thématique de **l'Homme renversé** d'Yves Dion avec ce portrait d'un homme jeune qui résiste longuement avant de se laisser aller à ses émotions.

Tout de même, la rencontre a bel et bien lieu. Elle doit tout à l'urgence de la situation. Une rencontre plus déchirante encore que celle qu'imaginaient Jean Beaudry et François Bouvier, les réalisateurs de **Jacques et Novembre**, entre Jacques agonisant et son père embarrassé. Une rencontre plus heureuse que celle qui concluait, affligeante, la plus récente pièce de Michel Tremblay, **le Vrai Monde**, impossible tête à tête opposant un fils épris de vérité et un père fuyant et agressif. Jean-Claude Lauzon, qui analyse le sujet avec gravité, a choisi d'être à la fois tragique et positif. L'issue est tragique, d'autant qu'il n'est jamais question d'une cure miracle ou d'une guérison

surprise qui arracherait Albert à la mort. Plus que de tout autre chose, il s'agit bien d'adieux. Pourtant, ces adieux sont positifs pour Marcel, celui des deux qui reste, l'alter ego du réalisateur. D'ailleurs Jean-Claude Lauzon ne cherche pas à maquiller la part évidente d'autobiographie et d'exorcisme que contient son récit.

Un zoo, la nuit tient, dans une large mesure, du film d'apprentissage. Le personnage principal, changé par son séjour en prison, effectue une démarche intérieure qui marque l'arrivée pour lui d'un nouvel âge. Il avance. Sa quête lui permet de passer de la violence exacerbée à la tendresse sans retenue, de l'urbanité agressive à la nature reposante, de la sécheresse du coeur à la générosité, de la solitude et l'emprisonnement à l'amitié, de la délinquance à une vie mieux réglée. En somme, comme le propose la trame musicale, d'une musique au synthétiseur à l'émotion pure que porte la plainte de Jacques Brel chantant **Voir un ami pleurer**.

Jean-Claude Lauzon paraît fasciné par la violence. En cela son film est parfaitement américain et bien contemporain. De toute évidence, il aurait pu faire tout aussi bien avec moins, sa narration ne s'en serait aucunement trouvée hypothéquée. Ainsi, il aurait évité de foncer, tête baissée, dans le cliché de la télévision, véhicule maudit de la violence du siècle, dont on se débarrasse de manière expéditive en lançant au bout de ses bras un appareil qui n'y est strictement pour rien. Son film est à l'heure du Québec individualiste de l'après-nationalisme. On y parle français, anglais ou italien, pêle-mêle. Quant à Marcel, il appartient tout à fait aux années 80. Il habite un de ces lofts chers aux cinéastes québécois avec, en prime, une vue imprenable sur le pont Jacques-Cartier. Il conduit une puissante moto. Et, loin de son ancêtre de **Ti-cul Tougas**, lorsqu'il parle de prendre la fuite, c'est l'Australie qui lui vient à l'esprit, pas les Îles-de-la-Madeleine...

On retrouve dans **Un zoo, la nuit** plusieurs traces du plus récent court métrage de Jean-Claude Lauzon, **Piwi** : la mère absente, le père abandonné, l'isolement affectif du personnage central, la violence incontrôlable, l'amour impossible, la mort expiatoire, la finale dramatique. Toutefois, le fils, pivot des deux films, a beaucoup évolué d'un film à l'autre. Le livreur attardé

et pathétique qu'il était est devenu un homme lucide, talentueux (Marcel est musicien), capable. Maintenant, il ne tue plus pour exprimer son amour, il accompagne dans la mort. Bientôt, il apprendra à vivre heureux.

En choisissant d'apprivoiser la figure paternelle, Jean-Claude Lauzon n'a pas facilité la tâche de Gilles Maheu, l'interprète de Marcel, qui, à son premier film, doit composer avec un personnage froid et insondable. Il n'y parvient qu'à moitié, imposant son physique beaucoup plus que son jeu pas toujours très convaincant qui souffre, il est vrai, d'être comparé à celui, magistral, juste et nuancé, de Roger Le Bel tour à tour drôle comme un singe et profondément émouvant. Deux acteurs encore peu utilisés au cinéma, membres comme Gilles Maheu de la troupe Carbone 14, Lorne Brass et Jerry Snell, sont quant à eux de véritables révélations, d'une présence peu commune à l'écran.

Si vous vous intéressez aux mystères de la figuration, vous serez gâté puisqu'on retrouve, dans de petits rôles, ici Roger Frappier, l'un des producteurs, là Denys Arcand, associé à cette maison de production, Dominique Michel, vedette du **Déclin de l'empire américain**, et même Jean-Claude Lauzon qui traverse l'écran derrière une table de billard. De plus, le film fait un clin d'oeil au cinéaste Paul Tana en reprenant la musique, si belle, de **Caffè Italia**. Quant aux parentés de style, on peut souligner quelques renvois discrets à l'oeuvre de Wim Wenders, notamment lorsqu'il est question de l'*american friend* de Marcel, son **Ami américain**.

Jean-Claude Lauzon est bel et bien un auteur accompli. Arrivé par la grande porte, il s'est montré à la hauteur du traitement qu'on lui réservait. On pourrait penser, tant **Un zoo, la nuit** est un film entier, dense, sans concession apparente, que son auteur, qui s'est mis à nu (littéralement, dans la scène finale), a tout dit. Pourtant, il faut se rappeler que l'inspiration, qui suit d'assez près le talent, ressemble plutôt à ces arbres de légende dont il suffisait de tailler une branche pour qu'il en pousse aussitôt une dizaine. Alors Jean-Claude Lauzon, qui nous change d'un certain cinéma bourgeois, poli, réservé, hanté par la nécessité du français international, n'a pas fini de secouer nos habitudes. De nous frapper en plein ventre. Tant mieux. ■



Gilles Maheu

*« J'ai de la misère à tourner en décors. Je crois que l'âme des gens reste dans les lieux qui ont été réellement habités. C'est très difficile à rendre par un directeur artistique. »
(Jean-Claude Lauzon)*